Ce journal parait tous les vendredis de l'année universitaire (novembre à mai) — les vacances exceptées :: :: :: ::

L'ÉTUDIANT

AFFIRMONS NOUS!

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.

Rédigé en collaboration Universitaire

Les marchands qui tiennent à la clientèle des Étudiants feraient bien d'annoncer dans notre journal. C'est le plus sûr moyen de les atteindre.

2ème ANNÉE — No 13 | *MONTRÉAL : 14 FÉVRIER 1913* | *Abonnement : $1.00 — 5 sous le No*

La Mentalité Universitaire à Laval

Il est un axiome, source de succès et de prospérité, connu de tous et suivi partout, que seuls, les étudiants Canadiens-français méconnaissent et repoussent—disons le mot stupidement: c'est que l'effort individuel n'a jamais prévalu contre la puissance d'énergies mises en commun.

On parle de fédération universitaire et les étudiants, au lieu d'en faire une réalité profitable à tous, préfèrent croupir dans leur apathie déshonorante: ils en sont encore à ignorer que de nos jours surtout : "L'union fait la force".

Voyez plutôt: un président de faculté conçoit-il l'idée d'une "organisation" capable d'intéresser ou du moins de divertir ses camarades, la majeure partie de ses efforts tendent uniquement à leur faire comprendre que c'est pour eux qu'il se dévoue et qu'il travaille. Et le spectacle est à la fois drôle et navrant de voir ces chers présidents qui font des pieds, des poings et des bras, en face d'un auditoire superbe d'indifférence, dont chacun s'en va bientôt, qui à sa femme, qui à sa maison de campagne, qui à ses boeufs...

Un journal se fonde à l'Université, Dieu sait au prix de quels prodiges de diplomatie, de courage et de ténacité. Voici qu'à son tour, il se heurte à cette "banquise d'indifférence", et n'était la bonne volonté de quelques étudiants, toute l'entreprise aurait sombré...

Cette mentalité—il convient d'en prendre note—n'est pas seulement la mentalité d'un clan ou d'une portion de la gente universitaire; c'est celle de la très grande majorité.

Et si l'on recherche les causes d'un pareil état de choses, on trouve ceci: les étudiants, lorsqu'ils sont étudiants, sont des paresseux, pour devenir des égoïstes lorsqu'ils cessent d'être étudiants.

Je m'explique: demandez par exemple à cet étudiant combien de cours il a manqués pour s'être levé trop tard, le matin. Il vous répondra : "Ah! des cours, j'en ai assez pour passer mes examens".

Interrogez cet autre et priez-le de vous dire pourquoi il ne va pas à telle ou telle conférence d'où il pourrait revenir avec son bagage de science augmenté, il vous répond: "C'est bien trop ennuyant, c'est bien trop plat". (traduisez, trop sérieux).

Un étranger aura peine à croire ce que j'avance, mais il n'est personne, quelque peu au courant de la vie universitaire, qui osera me démentir.

Non! la plupart des étudiants comprennent mal la vie qu'ils sont appelés à vivre en sortir du collège: ce n'est pas un temps où il faille nécessairement faire bombance et ripaille, et rester indifférent pour tout le reste. Que non pas: c'est alors le commencement de la vraie vie à laquelle prépare le cycle des années collégiales.

Dès lors, pourquoi se désintéresser totalement de tout ce qui peut grandir un homme au triple point de vue moral, intellectuel et physique?

"L'avenir n'est pas aux peuples qui s'abandonnent", disait du haut de la chaire, Mgr. d'Hulst. Ouvrez l'histoire (en commençant par la nôtre); lisez les biographies de ceux qui ont servi et illustré leur patrie: ils ne se sont point abandonnés.

Un autre philosophe, Ollé Laprune l'a dit justement : "Une vie languissante, inoccupée, ou remplie seulement de choses futiles, une telle vie, encore que correcte, et, pour ainsi dire innocente, est très certainement mauvaise: C'est une vie manquée".

Etudiants! Allons-nous gâcher notre vie lorsqu'il y a tant d'oeuvres auxquelles on peut l'user utilement. L'Université continuera-t-elle d'être le tombeau des idées généreuses; le rocher où viendront se briser les enthousiasmes et les résolutions de ceux qui nous arrivent? A vous de répondre.

× × ×

Il y a plus. Cette indifférence, "acquise" à l'Université, l'avocat, le médecin, tous, sauf de rares exceptions, l'apportent avec eux dans leur vie professionnelle ou publique. Ils affectent un mépris des plus profonds en même temps que des plus ridicules à l'égard "des jeunes" qui entrent à l'Université d'où, clopin-clopant, eux-mêmes viennent à peine de sortir.

Allez leur offrir un abonnement à l'"Etudiant": "J'aime mieux aller à l'Opéra", répondent-ils, ou: "Je n'ai pas le temps de le lire", et bien d'autres raisons encore, mais quelques instants après ils accepteront des mains d'une jolie brune une et souvent deux cartes de euchre auquels ils n'assisteront pas. Et ainsi de suite.

Ces personnes ont, autant qu'elles ont pu, rétréci leur horizon; elles ont pris pour devise: "Moi d'abord, les autres ensuite... s'il en reste". Chacun arrange son existence comme s'il était seul au monde. Ce n'est pas à ces gens que vous ferez comprendre que l'encouragement moral fourni à une oeuvre vaut souvent plus que les secours matériels qu'on lui apporte...

Ainsi en France, je sais un cercle de jeunes gens: le Cercle Montalembert, composé d'étudiants de l'Université de Paris. Ils publient chaque mois une revue à laquelle collaborent, sans honte aucune, des écrivains comme Etienne Lamy, l'abbé Tellier de Poncheville, Mgr. Baudrillart, René Bazin, et nombre d'autres. Un comité de membres honoraires est à leur tête, lequel se compose des sommités religieuses, politiques et littéraires de France: Gabriel Hanotaux. Maurice Barrès, Henry Bordeaux, etc., etc.

Quel profit les étudiants parisiens ne retirent-ils pas d'un tel contact? ils ont mis à leur service, l'expérience et le talent de leurs aînés dans la vie.

Ce spectacle admirable, nous attriste ...

Nous nous demandons quand il nous sera donné de le voir à Laval, pour le plus grand bien de notre Université et de notre pays tout entier. Espérons.

Jules d'ANCHOIS.

———:o:———

L'Éventail

PIECE EN 4 ACTES PAR R. DE FLERS ET G.-A. DE CAILLAVET

Le coup d'aile de ce gracieux éventail, à branches délicatement écaillées, à nervures graciles, au dessin capricieux, fait courir sur nos front fatigués la fraîche haleine d'une fleur fragrante et rare.

La jouissance raffinée qu'il procure se traduit par un sourire qui, parfois, vient se mouiller d'une larme bientôt évaporée.

Et c'est dans un éblouissement continuel, que nous écoutons cette histoire d'amour compliquée d'un grognon Misanthrope et d'une coquette Célimène.

Elle nous révèle, cette histoire, certains caractères, côtoyant d'assez près la réalité, mais toujours un peu fardés de fantaisie; elle nous découvre certaines boutades d'apparence frivole, qui dissimulent sous leurs falbalas un léger fonds d'observation et de philosophie; des souvenances d'artistes et de lettrés qui s'entrecroisent avec des blagues de noceurs, et des nouvelles à la main qui frôlent une citation de La Rochefoucauld ou une prière de courtisane empruntée à l'Anthologie; elle nous découvre encore des scènes sentimentales qui alternent avec des scènes un peu vaudevillesques et une certaine grivoiserie édulcorée qui assaisonne et pimente agréablement un dialogue vif et bien moderne, où "nul trait ne s'élève sans laisser une trace lumineuse, nul mot ne retombe sans un jaillissement d'étincelles".

A la réflexion, l'on sent bien que tout cela est un peu artificiel, que les auteurs s'y sont pris adroitement pour satisfaire et amuser tout le monde en machinant cette comédie de genre dans laquelle ils les ont fondus—à peu près tous—avec bonheur.

A la longue, nous les percevons dans la pénombre, soufflant, comme Cyrano à Christian, dans l'oreille docile de tous leurs personnages, depuis le jardinier et le gendarme jusqu'à la belle Giselle, le mot aimable, la réflexion ingénieuse et la répartie espiègle.

Mais nous ne songeons pas un seul moment à leur en tenir rancune puisque notre esprit s'est laissé capter benoîtement et amuser avec bonne grâce par tous ces concetti, par cette verve primesautière, voire même par ces invraisemblances réjouissantes.

Puis, avouons-le, cela console vraiment des brutalités de l'existence de voir, d'entendre et d'applaudir des êtres spirituels et il semble que l'on sorte de là moins bête qu'on n'y était entré.

× × ×

Tout le monde se laisse prendre au charme de Giselle Vaudreuil: en France, en Italie, en Amérique, la famille irlandaise, les trappeurs, le chef de gare, le camerlingue et le pape. Le public a fait comme tout le monde et la critique ordinairement hargneuse fut ravie de la grâce et la finesse que Mme Vhéry apporte à ce caractère de coquette.

Nous ne comprenons guère comment ce mufle de Jacques peut tromper, avec une courtisane déplaisante, une épouse aussi capiteuse que Mme de Landève. Elle croyait sans doute, l'honnête Germaine que, pour garder auprès d'elle un mari coureur, une femme doit prendre à ses yeux les allures canailles de personne légère. Mme de Luys a réussi cette création originale

Mme Briant fut timide, effarouchée et gentiment honteuse dans cette pauvre Blanche, venue en Normandie pour fuir la tentation et qui fait, le même soir, deux fois de suite, le tour de l'étang.

Ah! la campagne! Ah! les clairs de lune parfumés!...

Mme Demons est une ingénue pleine de gaieté qui ne manquera pas de faire le bonheur de son escrimeur bien élevé. M. Scheler a silhouetté François Trévoux, ce grognon sensitif tantôt ému, tantôt maussade et tracassier, avec un talent très souple. C'est une composition difficile qu'il a habilement nuancée et dont la consciencieuse exécution lui a valu un beau succès.

Le vieil économiste Garin-Miclaux (M. Filion) qui découvre en la personne de Giselle la petite étoile, cause invisible des réactions qui se produisent dans l'univers de François Trévoux, débite avec une bonhomie très fine ses aphorismes égrillards ou ses pensées empreintes d'une philosophie un peu triste.

MM. Lombard, Robi et leurs camarades évoluent avec naturel dans des décors soigneusement brossés.

G. DELOBELLE.

———:o:———

PAUVRES POTACHES

Aux petits collégiens, nos frères.

Tous les potaches sont rentrés
Les petits à peine sevrés
Et les dadais démesurés.

Ceux-ci fiers d'aller en culottes
Dont on voit le bout des menottes
Dans de bien trop larges capotes.

Ceux-là palpant sous leur menton
Quelques poils d'un drôle de ton,
Moitié soie et moitié coton.

Je les ai vus tous à la file
Qui s'en allaient d'un pas tranquille
Se gaver de science inutile;

Leur pauvre regard attristant
Semblant dire,—en latin, pourtant—
"Morituri te salutant".

Trainant des pieds, leur troupe lente
Passa sous la porte béante
Comme gagnant l'enfer du Dante.

Et quand on poussa les battants,
Il me sembla que des brigands
Venaient d'enfermer le Printemps!

Je revis l'époque funèbre
Où l'on m'entretenait d'algèbre.
Et de l'ossature du zèbre...

Et courus rimer, mordieus!
Me souvenant d'un vers en us:
"Facit indignatio versus".

Mais, hélas, puis-je quelque chose
Pour améliorer votre cause
Pauvres Petits "Rosa-la-Rose?"

Toujours, comme par vos aînés,
De cette voix qui vient du nez
Mêmes mots seront déclinés.

Et vous connaîtrez la nuit blanche
Où l'on sanglote sur sa manche
De rester puni le dimanche.

Mais malgré l'Université
J'ai rêvé votre liberté...
(Disjecti membra poetae!)

J'ai rêvé d'un monde où l'enfance,
Faite de joie et d'innocence
Vivrait libre dans l'ignorance.

Sans petits gilets trop étroits,
Sans encre noire au bout des doigts,
Comme les moineaux sur les toits...

Quand la maison et son cortège
Terminait leur âme de neige,
Les hommes iraient au collège;

× × ×

Et nous, qui rimons de travers,
Surchargés de pensums divers,
Nous n'écririons que de bons vers!

Miguël ZAMACOIS.

———:o:———

Rembrandt

CONFERENCE DE M. J.-B. LAGACE

Rembrandt naquit à Leyde, le 15 juillet 1607. L'histoire de sa vie serait banale sans les légendes et les commérages qui lui donnent du ton et du relief. Il quitte l'académie de Leyde pour aller étudier la peinture chez Lastman. Ennuyé des corvées échues aux jeunes apprentis, il délaisse bientôt l'atelier pour se livrer sans contrainte aux recherches de son art. Comme sa modeste fortune ne lui permet pas de se payer des modèles, il fait poser devant lui ses parents et ses proches. Quand il ne s'en trouve pas de disposé à subir l'ennui de longues séances, il place devant lui un miroir qui reflète sa propre image, et il la reproduit. Plus de deux cent fois, il a peint ou dessiné sa figure, depuis sa jeunesse la plus éclatante jusqu'à sa vieillesse la plus pâle.

Il passe la plus grande partie de sa vie

(*Suite à la 2e page*)

Rembrandt

(Suite de la 1ère page)

dans une maison noirâtre, péniblement éclairée, satisfaisant au mieux ses goûts pour les vieilles défroques, les friperies orientales, les casques, les épées et les tapis d'Asie.

Ce génie extraordinaire semble avoir passé inaperçu et incompris par ses contemporains. On ne le voit mêlé à aucune des manifestations de la vie publique de son époque; il est tellement perdu dans la foule qu'il n'attire sur lui l'attention d'aucun prince. "En ce pays de soi-disant égalité dans les classes, protestant et républicain, sans préjugés nobiliaires, la singularité de son génie n'a pas empêché que la médiocrité de l'homme ne le retînt en bas dans les couches obscures et ne l'y noyât". (Fromentin).

Ceux qui l'approchèrent et vécurent dans son intimité, le représentent comme un homme fantasque, un rêveur. Les uns le disent avare et cupide, les autres dissipateur et désordonné. Au fond, c'était un brave homme, besogneux et casanier, qui aimait le coin du feu et non pas l'isolement, puisqu'il courra les risques des trois mariages. Artiste, il ne pouvait être économe et il consacrait son argent à acheter des objets d'art qui lui causèrent bien des joies, mais qui finirent par l'acculer à la banqueroute.

Ces revers n'affaiblirent pas son courage puisque ses oeuvres les plus fameuses coïncident avec les époques les plus troublées de son existence. Il mourut en octobre 1669, toujours insolvable, malgré sa production incessante et les puissantes ressources que devaient apporter dans son intérieur le prix de ses leçons et l'abondante collaboration de ses élèves.

× × ×

Rembrandt, considéré à juste titre comme le plus grand des peintres hollandais, est cependant le moins hollandais des peintres de cette école. Il est la contrepartie des tendances et des affinités que l'on remarque dans les nombreuses personnalités artistiques qui illustrent son temps et sa patrie. Les spectacles dont se repaissent ses compatriotes ne l'intéressent en aucune façon et ceux dont ils se détournent l'attirent et le subjuguent. Depuis que la Hollande, devenue protestante, a rejeté loin de sa pensée tous les mythes anciens, les artistes ne tirent de la Bible et des livres saints aucun sujet pour leurs tableaux et leurs sculptures.

Par une tournure spéciale de son esprit, Rembrandt reproduit avec complaisance les scènes les plus pathétiques de l'Evangile. Sans doute, il ne se soucie pas plus de la vérité locale qu'il ne se préoccupe des traditions; mais "avec son oeil de visionnaire, son art ardent et pensif, son génie à condenser, à concentrer de l'essence de soleil dans la nuit, il atteint des effets grandioses et, dans ses scènes bibliques, parle un langage que personne n'avait même balbutié avant lui".

Certain critique distingue en Rembrandt deux hommes de nature adverse qui se sont le plus souvent embarrassés l'un l'autre et qui, parfois, sont parvenus à se mettre d'accord. Ses oeuvres, prises dans leur ensemble, ne sont autre chose que la lutte et la réconciliation de ces deux natures qui arrivent, dans les manifestations définitives et complètes de son génie, à se joindre et à s'étreindre.

Le premier de ces hommes est exercé, agile, ardent réaliste; le second est un visionnaire, un rêveur, un penseur dont tout l'idéal est la lumière.

Le réaliste possède un "esprit clair, une main vigoureuse, une logique infaillible" qui font de lui un maître supérieur. "Sa manière de voir est des plus saines; sa manière de peindre édifie par la simplicité des moyens; sa manière d'être atteste qu'il veut être avant tout, compréhensible et véridique. Sa palette est large, limpide, teintée aux vraies couleurs du jour, sans nuage. Son dessin se fait oublier, mais n'oublie rien Il exprime et caractérise en leur individualité des traits, des regards, des attitudes, des gestes, c'est-à-dire, les habitudes normales et les accidents fugitifs de la vie... Sa peinture... a pour les yeux le charme d'une opulence qui se dérobe au lieu de s'afficher..." (Portraits du bourgmestre Six, d'Elizabeth Bas).

Mais lorsque le Rembrandt réaliste cède la palette au Rembrandt idéaliste, des oeuvres d'une toute autre inspiration naissent sous le pinceau vibrant de poésie concentrée. (Ronde de nuit, les Syndics, Résurrection de Lazare...) Ce n'est plus la peinture exacte d'individualités mais de caractères. Ce n'est pas l'image du modèle qu'il entend faire, mais bien une vision fragmentée de l'humanité, si bien que ces corps tout pénétrés de vie intérieure et profonde laissent transparents, sous l'épiderme où court un sang généreux, l'ardeur de leurs pensées, "le feu interne qui les fait agir, les désirs qui les émeuvent, les passions qui les tourmentent. C'est le caractère de chacun d'eux qu'on aperçoit sous les touches colorées qui le représentent..."

Pour opérer ce miracle, Rembrandt, recourt à trois moyens négligés avant lui : vérité dans la physionomie et dans l'action; simplification par l'ordonnance et la distribution de la lumière; éloquence, souvent même violence des contrastes.

Ce génie singulier fut en même temps un magicien de la lumière.

Le clair-obscur a été l'atmosphère naturelle et poétique qu'il n'a cessé d'habiter. Son oeuvre est pleine de contrastes: contrastes entre les parties baignées de clarté et les parties enveloppées de ténèbres, contraste dans la facture, contraste dans les sentiments, les caractères, les attitudes. Et de tous ces conflits résultent une puissance et une force qui expriment la vie dans toute son intensité. Dans la merveilleuse interprétation de ce monde irréel, Rembrandt dispose d'une sensibilité aiguë qui vibre à toutes les misères et à toutes les émotions de l'humanité.

Il a ouvert une voie nouvelle dans laquelle il a été seul à marcher, et qui s'est refermée sur ses pas.

On peut dire de Rembrandt qu'un astre intelligent le précéda et le guida à travers les obstacles qui le firent parfois trébucher. Il inonda sa palette de cette lumière d'en haut et de la pointe de son pinceau recueillant chaque rayon qui filtrait à travers la pâte de ses couleurs, il composa l'harmonie d'un monde où la froide réalité s'auréola et se consuma comme si un foyer ardent s'était allumé au coeur de la matière insensible, comme si les drames humains s'imprégnaient d'une clarté qui laissait transparaître sous le fait brutal, la brûlante pensée qui ennoblit et purifie.

Ce ravisseur de soleil a donc répandu, dans le réalisme de son école, cette flamme d'idéal qui manquait aux parfaites images de l'univers pittoresque inventé par Ryskaël et Hobbéma. C'est là sa gloire et elle est bien à lui, puisque Rembrandt n'appartient ni à son école ni à aucune école et qu'il demeure, dans l'histoire de l'art, isolé et solitaire, comme certain pic de montagne hérissant la plaine monotone et dont le sommet labourant les nuages a gardé quelque chose de la pourpre des soirs magnifiques et de l'or des nuits étoilées.

J.-B. D.

—:o:—

Semi-Nécrologie

Eh oui! notre rédacteur en chef s'est payé le luxe d'être malade... Il ne manquait plus que cela! Encore un peu, et notre journal ne paraissait pas cette semaine.

Quel malheur, y pensez-vous?

C'est pour le coup que les malveillants, qui trouvent notre journal trop grave, les grincheux, qui l'estiment pas assez sérieux, et qui pour cela ne l'achètent pas, mais se contentent de le lire par-dessus l'épaule du voisin au cours du vendredi soir, se seraient hâtés de crier : "Enfin la feuille de choux est morte". Pas pour cette fois encore, charitables amis!

Mais à la vérité, notre dévoué rédacteur en chef était réellement malade.

Je suis allé le voir; il était étendu sur son lit de douleur ! ! ! Sa tête seulement, oh ! une tête! émergeait des couvertures. Elle était en train de ruminer un article pour l'"Etudiant".

En réponse à mes questions, le chef m'avoua qu'il avait attrapé une fluxion, pas de poitrine, à la joue... Et, il en avait une joue. On aurait dit que la droite s'était toute déversée sur la gauche...

Le malheureux! imaginez-vous qu'il était allé se ballader sur le lac des Deux-Montagnes, dimanche dernier avec 20o en bas de zéro, et cela sans avoir mis ses chaussures de chez Dussault, coin Saint-Denis et Sainte-Catherine.

Aussi, je ne me suis pas gêné pour lui dire qu'il était un grand imb.... pardon, imprudent.

A. E. Ste-Marie Ltée.

ANGLE SAINTE-CATHERINE ET AMHERST

Fourrures, Chapeaux, Cravates, Cols, Gants, *BERETS*, Etc., Etc.

N. B. — 10 p.c. d'escompte aux ETUDIANTS sur présentation de leur carte d'indentité

L' "ETUDIANT"

EST EN VENTE AUX ENDROITS SUIVANTS

LE RESTAURATEUR DE LAVAL
LIBRAIRIE SAINT - LOUIS, 288, rue Sainte-Catherine-Est.
MAILLOUX & FRERES, 252, rue Saint-Denis
J. PONY, 274, rue Sainte-Catherine-Est
DEOM & FRERE, 71, rue Sainte-Catherine-Est
C. A. BOLTE, 298, rue Sainte-Catherine-Est (coin Saint-Denis).

NOUVEAUX DEPOTS

M. AIME LAVOIE, Coin Rachel et Coloniale
MM. GUENETTE, SENECAL, St-Denis
M. DUMONT, St-Denis (Près Mont-Royal).
M. J. H. LANGEVIN, Coin Marie-Anne et Berri

Amis! N'oubliez pas MM. H. DESJARDINS ET CHARBONNEAU, 1202 Saint-Denis (Près Mont-Royal), qui offrent en vente des sacs de voyage, des valises et des articles de merceries. (Spécialité: points les plus grands). Etudiants, l'on vous fera une réduction libérale.

Pour vos articles de

MERCERIES

n'oubliez pas le

"Royal Store"

271 Sainte-Catherine Est

Vous trouverez ici les chemises, cravates, sous-vêtements les plus choisis.

La maison tient en vente les faux-cols "Lion Brand" et un fameux chapeau, Spécial à **$1.50**.

Etudiants, l'on fera une réduction libérale.

A. O. LUSSIER, Gérant.

Sympathies

A une assemblée générale des E. E. M., de l'Université Laval de Montréal, tenue le 11 février 1913, il a été résolu, proposé par M. J.-B. Mandeville, président du Comité de Régie, et adopté à l'unanimité, qu'un vote de condoléances soit adressé à M. le Dr. T. Parizeau, professeur à Laval, à l'occasion du décès de sa mère, Madame T. Parizeau, de Montréal.

De plus, que copie de la résolution soit envoyée aux journaux.

Oscar LeRICHE.
Secrétaire-Trésorier.

Montréal, 12 février 1913.

—:o:—

Mon Courrier

GABY.—Vous ne nous en voudrez pas trop de ne pas publier votre chronique. La raison: c'est qu'elle nous a semblé manquer de relief. Nous osons espérer que vous nous reviendrez.

Jean d'ISCRET.

—:o:—

—L'alcoolisme est le plus puissant propagateur de la tuberculose.—BROUARDEL.

—:o:—

—L'alcool est le type parfait des poisons du système nerveux.—CLAUDE BERNARD.

—:o:—

—L'alcool abrutit l'intelligence, avilit le coeur, pourrit la race et la tue.—O. E. B., DISRAELI, P. Q.

ETUDIANTS DE LAVAL

Déposez vos économies à

La Banque d'Epargne

De la

CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL

Fondée en 1846

Actif total au-delà de $33,000.000

Nombre de déposants, plus de **100,000**

Bureau-Chef et 13 succursales à Montréal

La seule Banque incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Epargne, faisant affaires dans la cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les autres banques) donne toute la protection possible à ses déposants.

Elle a pour but spécial de recevoir les épargnes, quelque petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, écoliers, commis, apprentis et des classes ouvrières, industrielles et agricoles et d'en faire un placement sûr.

Intérêt alloué sur dépôts au plus haut taux courant

Nous vous réserrons toujours l'accueil le plus courtois, que votre compte sois gros ou petit.

A. P. LESPERANCE, Gérant.

Demandez une de nos petites Banques à domicile, ceci vous facilitera l'Epargne

OXYGENE

Chimiquement pur pour l'usage médicinal

Fourni en cylindre avec inhalateur

Pharmacie Laurence

Coin ST-DENIS et ONTARIO, Montréal

" LE PHOTOGRAPHE CONNU "

249 RUE SAINTE-CATHERINE EST
Près Sanguinet, MONTREAL

TELEPHONE : Bureau Ea 5556
Rés. Ea 229

MAISON BOLTE

ANGLE DES RUES SAINTE-CATHERINE ET ST-DENIS.

MM. les Etudiants y trouveront de la crême à la glace pour eux et d'excellents cholats pour " elles "

JOHN GERACIMO

320 RUE SAINTE-CATHERINE
près de la rue Saint-Denis.

Le Restaurant populaire où les Etudiants reçoivent le plus chaleureux accueil. Qu'on se le dise!

TEL. BELL EST 4683.

"Rentiers en 20 Ans"

La Caisse Nationale d'Economie

(Incorporée en vertu du Statut 62 Victoria, ch. 93). Capital inaliénable accumulé : $700,000. Versements mensuels : 25 ou 50 centins.

Les membres de la Caisse Nationale d'Economie, retireront chaque année, après 20 ans de sociétariat, Dix ou même Quinze fois plus de revenus, sur leur placement, que si, individuellement ils avaient placé leur argent à intérêt composé. La rente qui leur sera payée, leur vie durant, est INCESSIBLE et INSAISISSABLE.

Pour renseignements :

ARTHUR GAGNON, administrateur, 296 Boulevard Saint-Laurent, Montréal.

" L'Assassinat de Jumonville "

Conférence donnée au Cercle Laval, le 28 janvier 1913
par M. Alfred S. Labelle, E. E. D.

(Suite)

Washington, dans les dépêches qu'il envoya à son gouvernement après cette affaire, et Bancroft dans son "Histoire des Etats-Unis" ont nié ce fait énergiquement, et prétendu qu'au contraire ce furent les Français qui commencèrent les hostilités en courant aux armes, dès qu'ils aperçurent les Américains.

"Les Français", dit Washington dans ses dépêches, "prétendent qu'ils nous appelèrent aussitôt qu'ils furent découverts. C'est une absolue fausseté, car j'étais alors à la tête de la colonne qui allait à eux, je puis affirmer qu'aussitôt qu'ils nous virent, ils coururent à leurs armes sans appeler, ce que j'aurais dû entendre s'ils l'avaient fait".

Voici maintenant la version de Bancroft, Elle est en tout conforme à celle de Washington.

"S'étant aperçus de l'approche des Anglais, les Français coururent aux armes. Feu! dit Washington, et lui-même donna l'exemple en tirant un coup de son mousquet. Cette parole de commandement mit le monde en flammes. Elle fut le signal de la première grande guerre de la révolution. Là, au sein des forêts de l'Ouest commença la lutte qui devait bannir du sol et du voisinage de notre république les institutions du moyen-âge et leur porter des blessures mortelles dans tous le continent européen. En repoussant la France du bassin de l'Ohio, Washington brisa le repos de l'humanité, et souleva un combat qui ne pouvait admettre de trève tant que les anciens boulevards de la légitimité catholique n'auraient pas été renversés". (2)

Examinons un peu ce que valent ces dénégations.

Prenons d'abord celles de Washington.

Le commandant anglais me semble jouer sur les mots. Il se défend d'avoir entendu les Français l'appeler, alors que ces derniers n'ont jamais prétendu l'avoir appelé, mais lui avoir fait des signes à distance. Cela se comprend facilement d'ailleurs. Le temps des combats corps à corps était fini, et les Français eussent-ils crié de toute la force de leurs poumons, ils n'auraient pas certainement été entendus, vu la grande distance à laquelle se trouvaient les ennemis. La négation de Washington a donc une certaine apparence de vérité, mais elle ne trompera personne.

Il ne saurait être question en effet d'un appel de la voix fait par Jumonville, mais plutôt d'un appel par signes, vu la distance. Et Washington, dont les yeux si perçants avaient si bien vu le geste des Français courant aux armes, aurait pu, ce me semble, voir un signe aussi manifeste que celui de Jumonville. La négation de Washington ne signifie rien ou plutôt recouvre une supercherie, un artifice de langage indigne d'un soldat, qui, suivant l'énergique expression de Racine doit savoir, "mal farder la vérité".

Quant à Bancroft, ses affirmations ne valent pas cher. Cet enragé mangeur de curés est prêt à tout approuver du moment que les "institutions du moyen-âge" et "les boulevards de la légitimité catholique" auront été renversés.

Mais, qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Ces assertions de Washington et de Bancroft sont loin d'être appuyées par tous les autres historiens.

Si l'on en croit tous les historiens de langue française, les faits ne sont pas passés ainsi. Je laisse la parole à ces voix accusatrices.

L'abbé Ferland, à la page 506, du terme second de son "histoire du Canada" en donne une version toute différente.

"Au grand matin, les Anglais et les Iroquois s'étaient approchés avec précaution du lieu où les Français avaient passé la nuit. Ceux-ci en se voyant cernés saisirent leurs armes. Feu! cria Washington et lui-même déchargea son fusil. Une seconde décharge de mousqueterie succéda à la première, avant que les Français eussent eu le temps de se reconnaître. Jumonville, par un interprète les invita à cesser la fusillade parce qu'il avait quelque chose à leur communiquer. Le feu cessa, et Jumonville fit lire la sommation que M. de Contrecoeur avait envoyé pour engager les Anglais à se retirer. Tandis que l'officier français faisait la lecture de la sommation, il reçut à la tête une balle qui le renversa mort. Les Anglais s'élancèrent alors sur les Français pour les massacrer, mais leurs propres sauvages s'élancèrent devant eux pour les en empêcher. Tel est le compte que rendait M. de Contrecoeur de cette malheureuse affaire le deux juin 1754. Dix Canadiens furent tués en même temps que Jumonville et vingt-un furent arrêtés comme prisonniers. Tous ces Canadiens confirmèrent les détails qui s'étaient rapidement répandus".

Ferland réfute trop mot pour mot, les affirmations de Washington. J'ai montré tout à l'heure quel cas il fallait en faire. Je n'y reviendrai pas.

Mais ne le grondons pas trop car il nous apporte le témoignage précieux que Jumonville a été tué dans l'exercice de ses fonctions de parlementaire.

Bibaud est encore plus explicite. Voici ce qu'il dit à la page 327 du premier volume de son "Histoire du Canada".

"Jumonville était encore à une certaine distance du fort Necessity, lorsque tout-à-coup, il se vit environné d'Anglais, qui firent sur lui un feu terrible. Il fait signe de la main au commandant, montre ses dépêches et demande à être entendu. Le feu cesse alors, il annonce son caractère et sa qualité d'envoyé et commence à lire la sommation dont il est porteur; mais à peine était-il à la moitié de sa lecture que les Virginiens recommencèrent à tirer sur lui.... Jumonville et une partie de ses gens furent tués et les autres furent faits prisonniers, à l'exception d'un seul, qui se sauva et vint apporter au fort Duquesne la nouvelle de ce désastre".

Ce récit est beaucoup plus véridique que celui de Ferland. Il est d'ailleurs corroboré par plusieurs autres historiens.

M. de la Place, à la page 200 de son "Choix d'Anecdotes et faits mémorables" donne de cette affaire une version entièrement calquée sur celle de Bibaud.

"Les Anglais ayant franchi en 1753" (il y a ici une erreur de date, c'est 1754 qu'il faudrait lire) "les monts Apalaches, limites de leurs possessions et des nôtres dans l'Amérique Septentrionale bâtirent sur nos terres un fort qu'ils nommèrent le fort de Necessity; sur quoi le commandant français leur députe M. de Jumonville, jeune officier qui s'était plus d'une fois signalé contre eux pour les sommer de se retirer".

"Il part avec une escorte et lorsqu'il s'approche du fort, les Anglais font contre lui un feu terrible. Il leur fait signe de la main, montre de loin ses dépêches et demande à être entendu. Le feu cesse, on l'entoure, il annonce sa qualité d'envoyé, il lit la sommation dont il est le porteur. Les Anglais l'assassinent; sa troupe est enveloppée; huit hommes sont tués, le reste est chargé de fer. Un seul Canadien se sauve et porte au commandant français cette affreuse nouvelle".

Dans l'étude historique qui sert de préface à son poème sur Jumonville l'académicien Thomas donne aussi une version analogue.

"Cet officier "(Jumonville)" part avec son escorte. Il était encore à une certaine distance du fort; tout à coup il est environné d'Anglais qui font sur lui un feu terrible. Il fait signe de la main au commandant, il montre ses dépêches et demande à être entendu; le feu cesse, on l'entoure, il annonce son caractère et sa qualité d'envoyé, il lit la sommation dont il est le porteur, il n'était encore qu'à la moitié de sa lecture, les Anglais l'assassinent. Le feu recommence aussitôt. La troupe qui escortait Jumonville est enveloppée. Huit hommes de cette escorte sont tués et tombent à côté du corps sanglant de leur chef. Le reste forcé de se rendre est fait prisonnier. Un seul Canadien se sauve et vient porter l'horrible nouvelle".

(A suivre)

(2) Bancroft, Hist. des E.-U., Vol. 5, p. 292, trad. de Mlle Isabelle Gatti-Gaumond.

Librairie Saint-Louis

Papeteries, livres, journaux, jouets, impressions et reliure, etc., Cadeaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1913.

Tél. Bell Est 2660 **288 Ste-Catherine Est, près St-Denis**

NATIONOSCOPE

SEMAINE DU 17 FEVRIER 1913.

" La Belle Montréalaise "

THEATRE-NATIONAL

SEMAINE DU 17 FEVRIER 1913.

" Simonne et Le Prétexte "

Chronique Universitaire

EN PANNE

Je suis en panne, eh! oui, en panne ma chère, depuis deux jours...

J'imagine que la chose ne surprendra personne, car qui donc ne l'a jamais été de quelque façon dans sa vie.

Ah! que j'en ai vu moi—et c'est ce qui me console—que j'en ai vu des gens en panne!

Est-ce que tous les soirs, vers six heures, je ne vois pas mon bon ami René, en panne tout près d'ici, pour attendre sa cousine (?)—personnage énigmatique que personne n'a vu et qui n'est jamais venu—et se dilater la prunelle un peu, à regarder toutes ces petites frimousses rieuses qui envahissent "notre coin" entre cinq et six et qui, en attendant le tramway ne dédaignent pas de donner naissance à d'innocents flirts qui ont leur épilogue dans les cerveaux ?

× × ×

Et toi, mon cher Donat, toi qui crois déclamer si bien et récites des vers de François Coppée avec la même conviction que possède une poupée qui dit: "Papa, maman", avec de grands gestes; toi qui n'as jamais su comprendre la beauté d'un vers et qui t'imagines la faire goûter aux autres; dis-moi, te rappelles-tu de ce soir où tu es demeuré en panne avec les vieux grognards de la vieille garde sur le champ de bataille de Waterloo, en récitant une poésie de Victor Hugo?

"Waterloo! Waterloo! morne plaine..."

disais-tu, mais en vain, après avoir répété ce tronçon de vers trois ou quatre fois, tu fus obligé de t'avouer impuissant: ta mémoire refusait d'aller plus loin... J'entends encore mon voisin, qui, parodiant un vers de Cyrano me disait : "C'est bien plus beau quand c'est inutile"... "et heureusement que ce fut inutile" ajouta une petite perfidie en jupons qui était près de nous.

× × ×

Je vous présenterai encore chers lecteurs, Collet-monté, un phénomène humain, qui mange, boit et marche comme vous et moi, mais qui ne court jamais: c'est un personnage grave et posé.

Un jour, ce jeune homme-là a rencontré le mot "principe" dans sa vie, et il est demeuré en panne dessus; il n'en sait pas la signification, mais qu'importe, il le prendra comme son vade mecum pour toute sa vie: "Je suis un homme de principes" ne cesse-t-il de dire; ce qui ne l'empêche pas de nous déclarer qu'un tel est un viveur, que celui-là a fait ceci et que le père de cet autre est un voleur... en un mot de jeter de la boue sur son prochain autant qu'il le pourra.

Comme je vous l'ai déjà dit ce personnage existe: il vous a parlé hier.

Si Tartuffe vivait de notre temps, il serait un homme de principes.

× × ×

J'ai connu Janot au collège; il ne nous parlait qu'en termes recherchés et le plus souvent incompréhensibles; le pauvre malheureux avait été piqué un jour du microbe des grands mots; ce lui fut fatal: il est demeuré avec cette affection à la langue, et il n'en reviendra probablement jamais. Il n'est pas, vous vous en doutez bien, un Pérou d'esprit, mais il a, il faut l'avouer, quelque succès auprès des jeunes filles, qui ne sont pas pour l'ordinaire très psychologues et qui se laissent hypnotiser par ce vain apparat de science qu'a le discours de notre ami.

Il fut successivement trois ans en panne dans la même classe au collège, deux ans chez un professeur privé, il vient de commencer son troisième stage à l'Université où il demeurera probablement en panne tant que la bourse de son père ne criera pas famine.

× × ×

Il y a encore ce président de l'une de nos facultés qui est demeuré en panne dans l'exercice de sa charge, il y a de cela quelques mois; mais, paix aux morts!

× × ×

Mais voici qu'il s'est rencontré un homme, bavard autant qu'amoureux fortuné, qui après avoir effeuillé maintes Marguerites, s'empresse de raconter ses aventures à qui veut l'entendre: ses paroles ont fait bien du mal à la bonne réputation d'honnêtes jeunes filles qui ne s'en doutent pas. La faconde scandaleuse de ce Cupidon déchaîné ignore la moindre délicatesse et toute retenue; espérons pourtant qu'un jour il aura lui aussi quelque panne heureuse sur un chemin de Damas quelconque, et que les ombres de toutes celles dont il a terni la réputation mettront un frein à ses propos calomniateurs.

× × ×

Or, je disais donc il y a un instant, que je suis en panne: c'est-à-dire, que vous avez devant vous, chers lecteurs, un cerveau bien embarrassé, puisque son moteur—ou son imagination si vous aimez mieux—est en panne... Je viens d'appeler l'imagination le moteur du cerveau, et ceci est vrai, car on ne peut concevoir un cerveau sans imagination ou une imagination sans cerveau; or... étant donné... il est bien évident que ... Vous comprenez mon raisonnement n'est-ce pas? C'est l'essentiel.

Jacques HERMIL.

× × ×

AU FIL DES JOURS...

Chez les E. E. D.

Notre ami Gervais a donné, il y a quelques semaines une charmante soirée, à laquelle je n'ai pas eu le plaisir d'assister; on a remarqué encore parmi ceux qui n'y étaient pas, la princesse Patricia et Prime, Hubert et Gaby Deslys, et Lessard tout seul.

× × ×

Nos confrères Lamarre et Beaudoin sont enfin de retour de leur voyage à Saint-Hyacinthe, chez les Pères Dominicains. La prise d'habits de nos futurs lévites est remise à plus tard.

× × ×

Chez les E. E. M.

Après une courte idylle vécue à deux, à la campagne, Marin est revenu lui aussi parmi nous, avec une nouvelle ardeur pour l'étude. Notre ami n'est pas de ceux qui font de l'amour un solo.

J. H.

× × ×

POSTE RESTANTE.—ZAHIDE. — Merci, pour vos bonnes paroles. Quant à la jeune fille idéale, je suis à sa recherche; ne pourriez-vous pas m'aider un peu: m'indiquer la procédure à suivre, me tracer une ligne de conduite? Vos lettres se font rares et par trop brèves.

J. H.

———:o:———

L'ALCOOL VOILA L'ENNEMI!

Savez-vous ce que boit cet homme dans ce verre qui vacille en sa main tremblante?

Il boit les LARMES, le SANG, la VIE DE SA FEMME ET DE SES ENFANTS.—LAMENNAIS.

Faculté des Arts

COURS DU LUNDI

LA MARIEUSE

Mme d'Ermange a 60 ans passés. Il y a peu de temps encore, elle en avait 40, 45 peut-être, mais durant une villégiature d'été, il y a 3 ans, elle a subitement atteint la soixantaine. Partie pour son château avec des cheveux très noirs et des toilettes presque toujours blanches, elle en est revenue en toilettes noires et en cheveux blancs. Sa coquetterie n'y a rien perdu: elle savait bien que son teint resté si frais le paraitrait plus encore encadré de dentelles sombres. De beaux cheveux poudrés à frimas, et chaque jour, devant sa glace, elle s'applaudit de sa résolution.

Pourtant, elle l'eût peut-être retardée de plusieurs années encore, si sa petite-fille—une enfant!—ne s'était pas avisée de se marier et même de lui donner un arrière-petit-fils. Voyez-vous cette bisaïeule d'à peine 50 ans? Il n'y avait qu'à s'incliner et Mme d'Ermange l'a fait galamment; d'ailleurs, elle ne le regrette pas, car durant cet été où l'on n'a guère parlé que de mariage, elle s'est découvert une vocation, vocation impérieuse encore que tardive, vocation qui lui a permis d'envisage sans désespoir son changement d'âge, la vocation, disons le mot, de marieuse.

Ah! nulle, si elle n'y a passé, n'en peut savoir les délices! Pensez donc! Tenir entre ses mains le sort de dix, de vingt jeunes filles, savoir que l'on peut, d'une démarche intempestive, d'un mot maladroit, d'un regard peut-être, briser un bonheur entrevu... Et puis, ce'a permet—que dis-je? cela amène mille réunions: thés, thés-bridges, soirées dites intimes, grands diners, bals même, et que peut aimer Mme d'Ermange, si ce n'est tout cela?

Dès avant son retour à Paris, l'année de sa transformation, elle a sondé ses amies pourvues d'enfants mariables et elle a lancé, ici une proposition ferme, là une discrète allusion, plus loin une demande de renseignements laissant entrevoir de merveilleux projets. Si bien qu'elle a fait dans son cercle une rentrée triomphale, la nouvelle s'étant ébruitée, et chacun voulant ménager et même courtiser cet important personnage: une marieuse!

Depuis elle a naturellement beaucoup étendu ses opérations; sa vie se passe en entrevues, en conférences, en visites, et quand elle ne parle pas, elle écrit, toujours sur le même sujet. Lettres aux directeurs de collèges et aux supérieures de couvents, lettres aux curés de campagne (Très précieux, les curés, mais trop timides!), lettres aux notaires (oh! le secret professionnel, quelle entrave!), lettres d'encouragement ou d'amicale gronderie, elle ne sait plus écrire qu'à propos de mariage, et depuis des mois elle remet de jour en jour sa réponse à de vieilles amies qui n'ont pas, les maladroites, d'enfants à caser. De quoi leur parlerait-elle? Cela seul l'intéresse; elle ne vit plus que pour cela. Pourtant elle fréquente les concerts, les théâtres, les "Salons", mais c'est uniquement parce que ces lieux de réunion sont tout désignés pour des entrevues matrimoniales.

Quant à ses relations, elle les étend, mais toujours dans le même dessein, et il est absolument inutile, sinon malséant à ses yeux, de lui faire connaître de jeunes mariés ou de vieux couples sans enfants. Au contraire, lui présente-t-on un homme encore jeune, qu'il soit beau, laid, gauche ou élégant, ses yeux brillent, les paroles aimables lui arrivent en foule, elle va n'être que grâce et sourires. Mais quoi? Qu'attend-elle? Pourquoi rester ainsi sur la réserve...? Eh! ma chère, est-il marié? Carrière, fortune, famille, antécédents, peu importe pour le moment, une seule chose l'intéresse: est-il marié? Oui, il l'est. Un regard dédaigneux, quelques phrases froides et banales, un rapide congé: rien à faire. Non, il est libre encore. Alors, elle est aux petits soins, sûre que toutes ses avances lui seront rendues au centuple d'ici peu. Elle trouve sans efforts les sujets de conversation les plus favorables, ses opinions correspondent invariablement à celles de son interlocuteur, le jour de sa prochaine soirée est justement l'un de ceux où il se trouve libre. Quel charmant jeune homme! En quelques phrases de la plus admirable diplomatie, elle lui fait dire tous ses goûts sur le beau sexe: blonde ou brune? petite ou grande? "Bas bleu" ou "oie blanche" ? Et selon qu'il découvre du penchant pour le bleu ou le blanc, le brun ou le blond, elle passe en revue dans son esprit, toutes ses "jeunes amies", et décide à part soi, séance tenante : "Tiens! cela ira bien pour Paulette..."; car elle dit d'un futur "cela ira", tout comme elle le dirait d'un robe ou d'une paire de gants. Et il faudra que cela aille. Elle ne permet pas beaucoup de résistance, et si l'un de ces sujets, jeune homme ou jeune fille, refuse plusieurs partis présentés par elle, elle se désintéresse du récalcitrant et proclame volontiers qu'il ne veut pas se marier.

Elle ne fait d'indulgente exception que pour un ou deux préférés, une jeune fille très belle et très riche, un jeune homme plein d'avenir—et sans passé,—oiseaux rares qui n'ont pas besoin d'elle et achalandent trop bien son salon pour qu'elle les décourage d'y venir. A part ceux-là, qui ne se marient que trop vite et qu'elle tâche de remplacer au plus tôt, elle exige de tous les autres une entière docilité. Elle s'est presque brouillée avec le vicomte de Formoise qui, après lui avoir affirmé qu'il n'aimait que les blondes et avoir longtemps flirté avec cette adorable petite Simone, a été s'amouracher de la majestueuse beauté brune de Mireille. Heureusement encore qu'il a choisi parmi les jeunes filles de Mme d'Ermange: il n'y avait ainsi que demi-mal. Ah! s'il s'était marié en dehors, elle ne l'aurait jamais revu.

Il y a une autre catégorie d'impertinents auxquels elle fait grise mine sans cesser pourtant de les recevoir, ce sont les ingrats, ceux qui, une fois le mariage accompli, ne paraissent plus se souvenir que c'est grâce à elle, ceux qui disent en souriant: "Nous étions destinés l'un à l'autre", comme si son intervention avait été inutile, ceux qui seraient plutôt reconnaissants à son salon d'avoir abrité leur amour qu'à elle de les y avoir réunis.

Tels sont les hasards du métier. Tout n'y est par rose, mais il comporte de grandes compensations, et Mme d'Ermange envisage l'avenir sans effroi, sûre de trouver toujours quelques jeunes gens en mal de mariage, qui ne demanderont pas mieux que de s'unir sous ses auspices, et lui conserveront ainsi jusqu'à la mort le beau titre de marieuse.

Germaine A.

On ne parle pas beaucoup de hockey à Laval de ce temps-ci. Les organisateurs de l'équipe problématique reçoivent assez souvent de grosses enveloppes pesantes, mais rien n'en transpire, nous ne savons ce qu'elles contiennent d'intéressant. Serait-ce par hasard l'emblème du championnat si glorieusement conquis l'an passé, qu'on nous expédierait ainsi par tranches?... Le hockey est bien mort cette année à l'Université, et pourtant nous avons des joueurs habiles, bien entraînés et disposés plus que jamais à soutenir avec honneur nos couleurs, mais l'argent est le nerf du hockey comme de bien d'autres choses, et alors...

× × ×

On parle beaucoup de fédération universitaire par le temps qui court. Quel sera le rôle du président de cette fédération? Que fera-t-il pour notre bien? Sa première démarche sera-t-elle auprès de la Maison des Etudiants pour représenter à ces messieurs que le gymnase—qu'on nous promet depuis longtemps—est la construction qui s'impose le plus à l'Université? Que les Etudiants en ont absolument besoin, que s'ils ne paraissent pas le vouloir et semblent s'en désintéresser, c'est parce qu'ils sont malades, c'est parce qu'ils ne peuvent rien vouloir? Fera-t-il quelque chose d'utile notre futur président général?

Ou bien se croira-t-il obligé lui aussi, le malheureux, de ne dépenser son énergie que dans l'organisation de banquets et de représentations théâtrales? Comme si de vrais étudiants ne pouvaient se distraire autrement qu'en se gavant ou en applaudissant des cabotins quelconques! Suffira-t-il à sa gloire d'avoir organisé un euchre-danse monstre?

En un mot ne sera-t-il qu'un vulgaire président de faculté, avec cette différence qu'il aura plus d'emprise?...

× × ×

Pauvres présidents! ils se plaignent continuellement de ne pas être encouragés, secondés dans leurs diverses entreprises! Ce n'est pas étonnant, mes amis, vous avez affaire à un lot de malades, qui passent presque toute leur journée parqués dans un endroit mal éclairé et puant la fumée de tabac et l'air vicié. Comment voulez-vous que "nous" ayions de l'enthousiasme pour quelque chose?

× × ×

On a beaucoup parlé, ici, ces temps derniers, des cours de gymnastique de l'Institut Lasnier, et on s'est mis d'accord pour en dire beaucoup de mal. Il n'y a pas de méthode, a-t-on dit, trop aveugle pour voir que la vraie méthode se cachait sous ces exercices variés destinés à assouplir, à conserver la santé et non à faire des athlètes professionnels. Dérouillons-nous d'abord.

Quant à l'air, le directeur lui-même est partisan, d'après ce que j'ai vu, de son renouvellement continu, mais c'est notre lâcheté qui fait fermer toutes les issues par crainte du "fameux" courant d'air.

Nous commençons tard, parce que le directeur ne peut commencer la leçon lorsqu'il n'y a personne dans la salle. Dernièrement je me rendis, par curiosité, au gymnase vers les huit heures. J'y trouvai le directeur et ses assistants en costume, mais pas un seul élève; ils commencèrent à entrer lentement les uns après les autres, et finalement, vers les 8 heures 45, celui qui critiquait le retard des leçons; ô logique!

× × ×

Dédié aux professeurs, aux voisins des fenêtres, et à tous les peureux en général.

"Il y a encore une chose que l'on doit éviter, et c'est même le défaut le plus répandu et le pire de tous: c'est celui qui consiste à absorber ses propres ordures et celles du voisin. "Mais, vous récrierez-vous, nous n'avons jamais fait pareille chose, nous n'en mangeons pas!" Eh bien, je vais vous répondre qu'il y a trois espèces d'ordures: il en est de solides, de liquides, et de gazeuses, et cette dernière espèce est la plus vénéneuse et la plus dangereuse, entre autres raisons, parce qu'il est difficile de s'en garer quand le sens de l'odorat a été émoussé par un genre de vie malsain. Lorsque vous vous tenez pendant le jour ou pendant toute la nuit dans une chambre dont aucun fenêtre n'est ouverte, vous avez beau faire, vous ne pouvez pas éviter d'absorber par le nez et par la bouche, non seulement divers gaz empoisonnés, mais aussi toutes les ordures aériennes que vous et les autres vous rendez par les poumons et par les millions de petits pores répandus sur toute la peau. Et je puis vous assurer que quand on a le nez en bon état ces ordures de l'espèce gazeuse paraissent tout aussi répugnantes que celles de l'espèce solide".—J.-P. MULLER.

("Le livre du plein air").

× × ×

Un étudiant "intelligent" ne devrait jamais "fumer" dans les corridors et les salles de cours.

× × ×

Un étudiant qui se respecte et respecte les autres ne devrait jamais "cracher" sur les parquets de l'Université.

× × ×

Tout étudiant qui n'a pas le nez bouché devrait exiger un air "continuellement" renouvelé au moins dans les salles de cour.

Pierre LECLAIRE.

Avis est par les présentes donné que le Restaurateur de l'Université Laval vient de commander 30 caisses d'EAU DE RIGA, pour aider les Etudiants et autres à digérer sa nourriture et ses ratatouilles. Ce n'est pas peu dire. Que les intéressés en prennent note.

"LA FORME LA PLUS PURE SOUS LAQUELLE LE TABAC PEUT ÊTRE FUMÉ."

Lancel.